

LA CLASSE OUVRIÈRE ET LE SYNDICALISME EN FRANCE DE 1789 À 1965

par Georges VIDALENC (1885-1967)

Ancien Directeur du *Centre d'éducation ouvrière* (C.E.O.)
de la *Confédération générale du Travail - Force ouvrière* (C.G.T.-F.O.)

édité en 1969
par la *Confédération générale du Travail - Force ouvrière* (C.G.T.-F.O.)
avec le timbre de la *Fédération du Livre C.G.T.-F.O.*

Chapitre 7^{ème}:

1940-1960 LA PENSÉE OUVRIÈRE FACE AUX TEMPS NOUVEAUX

Dans l'atmosphère à la fois trépidante et inquiète des dernières années de la Troisième République, alors que les menaces de guerre se précisent et que les idéologies politiques s'affrontent avec une particulière violence, il est malaisé de dégager les traits essentiels d'une psychologie qui serait purement ouvrière, d'hommes et de femmes ne se préoccupant que des problèmes du monde du travail. Les salariés de tout rang n'ont pas échappé aux craintes et aux enthousiasmes, aux inquiétudes et aux espérances, qui sont celles de tous les hommes de leur temps, de tous les citoyens de leur pays, et il leur est arrivé plus d'une fois de mettre en sommeil ou en veilleuse certaines de leurs revendications syndicales, de différer certaines actions, pour ne pas contrarier la tactique d'un groupe voisin et ami, ou par contre de s'associer étroitement à d'autres formations pour lancer un mouvement de protestation.

On l'avait vu nettement, en particulier, lors de la Grève générale et des manifestations populaires du 12 février 1934. Ce jour-là, les masses travailleuses étaient descendues dans la rue, non pour obtenir une quelconque augmentation de salaire, une réduction de leurs horaires de travail ou de meilleures conditions d'hygiène ou de sécurité, mais uniquement pour faire échec à la montée inquiétante du fascisme en France, pour s'opposer à la turbulence de ligues encouragées par de puissantes complicités administratives et financières, pour faire front devant l'assaut livré aux libertés démocratiques, surtout pour préserver leur entière liberté d'action syndicale. Et durant les années qui vont suivre, on retrouvera constamment les mêmes préoccupations, car la situation reste tendue, les ligues n'ont pas désarmé et les mouvements sociaux seront rarement exempts d'arrière-pensées politiques. Officiellement, la *Charte d'Amiens* représente toujours la doctrine de la C. G. T. réunifiée, mais elle est souvent oubliée ou débordée, en ce sens que le monde du travail, tout en refusant son adhésion en bloc et sans réserve à tel ou tel parti, reconnaissait la nécessité d'un certain climat démocratique et la valeur de certaines institutions pour la défense du droit syndical et la poursuite de son action personnelle, et qu'il entendait associer étroitement la défense de ces libertés à celle de ses intérêts de classe.

Cependant, il faut noter que le salarié de la base n'est nullement lié inconditionnellement aux équipes au pouvoir, même quand elles se parent d'étiquettes prometteuses. Si la guerre de 1914-18 l'a conduit à reconnaître «*le fait nation*» et le manque de consistance de certaines formules internationales, il est toujours mal satisfait de la place qui lui est faite dans le pays, comme des possibilités qui lui sont offertes dans un régime qui se prétend et peut-être se croit démocratique, mais dont les avantages sont trop souvent réservés, en fait, à une minorité, à ces «*deux cents familles*», à ces féodaux économiques, qui ont pris la place et adopté la mentalité des privilégiés de naissance de l'ancien régime et dont la domination est souvent rude et le comportement malveillant. Le travailleur sait qu'il appartient à l'entreprise, mais que l'entreprise ne lui appartient pas et il a l'impression d'y être brimé, exploité, méprisé, tout au moins de n'y être pas apprécié à sa juste valeur et payé à son juste prix. Il pense que le groupe industriel, la famille économique auxquels il collabore, l'accueillent seulement comme un instrument et non comme un être pensant. Dans les grandes usines dépersonnalisées, un ouvrier n'est qu'un rouage, dont on reconnaît certes l'utilité, mais qui n'a droit à aucune considération, dont on discute âprement la rémunération et auquel on marchandise les avantages. Aussi éprouve-t-il à l'égard des maîtres et dirigeants de l'économie capitaliste, des sentiments complexes dans lesquels la sympathie n'a que peu de part.

Cette position n'est pas une simple manifestation de mesquine envie et il n'y a ni bassesse, ni ridicule dans cette attitude des travailleurs. En présence des dures réalités économiques et sociales, les salariés ont pris conscience de leur valeur et de leur force trop souvent mal appréciées et mal employées. Ils demandent une plus équitable répartition des biens de ce monde à la production desquels ils collaborent activement, ils aspirent à des satisfactions et des jouissances qui ne sont pas uniquement matérielles et ils ne considèrent pas comme providentielle et définitive une organisation sociale qui les a trop longtemps maintenus dans une condition inférieure. Qu'on ne s'y trompe pas! nombre d'ouvriers et d'employés sont capables d'observation et de réflexion et la plupart des autres sentent obscurément l'injustice d'un destin qui les prive de toute espérance et les voue à une situation, que l'on honore certes en paroles, mais dont s'écartent en fait tous ceux qui en ont la possibilité. Il ne manque pas de textes édifiants ou pathétiques sur la grandeur, la noblesse, la sainteté du travail, mais les classes bourgeoises font tous leurs efforts pour se dispenser du travail manuel et pour en écarter leurs enfants; elles acceptent bien de tenir le porte-plume ou le tire-ligne, mais revêtir le bleu de travail ou manier l'outil constitue à leurs yeux une sorte de déchéance. Au reste, les manuels qui ont eux-mêmes peu de chances de s'en affranchir rêvent d'un meilleur destin pour leurs enfants.

Bon observateur des classes ouvrières, Maurice Halbwachs a bien montré les servitudes de leur destin, tout ce qu'il y a encore de douloureux dans la condition des travailleurs de la base, artisans nécessaires mais ignorés ou méprisés de l'activité économique. Essentiellement, le syndicat a été une réaction de défense, même s'il a été lent à s'organiser et à déterminer ses méthodes d'action:

«Les ouvriers les plus pauvres, les plus mal payés, ceux qui étaient soumis aux conditions de travail les plus dures, ou bien ont fait preuve d'une inertie ou d'une passivité quelquefois déconcertante, - comme dans les travaux à domicile ou l'industrie textile, - ou bien se sont révoltés mais d'une façon brutale, en brisant les machines, en détruisant tout, sans aboutir à aucun résultat durable et sont retournés à leur passivité.

C'est en somme dans les parties supérieures de la classe ouvrière que les organisations se sont d'abord formées et cela s'explique: pour constituer un syndicat il faut, non seulement se trouver à un niveau de vie relativement plus élevé et il faut avoir conscience de tout ce que comporte et entraîne ce niveau, de tout ce qu'il permet aussi, des possibilités qu'il offre» (521).

Dans ces luttes sociales, l'arme la plus efficace c'est la grève, dont Halbwachs dira:

«Malgré quelques objections que l'on adresse à ces mouvements tumultueux, première forme sous laquelle la classe ouvrière a été appelée à prendre conscience d'elle-même, il n'en est pas moins vrai que les grèves répondent à une nécessité dans l'organisation économique moderne... Certes, il y en a beaucoup qui échouent, mais il y en a cependant un grand nombre qui réussissent, d'où il résulte que le progrès dans la situation des travailleurs, qui s'est réalisé au 19^{ème} siècle de façon presque continue, ne s'obtient pas de façon automatique; il n'y a pas de relèvements de salaires, de changements dans la condition des travailleurs, qui n'aient nécessité les luttes, qui n'aient été obtenus par l'effort concerté de la classe ouvrière» (522).

Malgré ces progrès, dans la grande entreprise dépersonnalisée, le salarié reste considéré comme un

(521) M. Halbwachs, «*Les classes sociales*», Cours de la Sorbonne, 1943, p.145.

(522) M. Halbwachs, p.141.

élément de l'équipement industriel, un poste dans la comptabilité et non comme un être humain. Là encore nous pouvons avoir recours à Halbwachs:

«Bien que quelques patrons, quelques grandes sociétés aient prévu des secours, des indemnités, des retraites pour les travailleurs âgés, bien qu'ils se soient efforcés d'attacher à l'usine les ouvriers par l'institution de maisons ouvrières, ceux-ci n'ont pas attribué d'importance à ces œuvres, ou se sont défiés de ce qui était comme un retour au régime patriarcal d'autrefois, qui ne correspond plus aux conditions modernes. Ils savent qu'il n'est tenu aucun compte du temps qu'ils ont passé à l'usine ou dans la profession, que la même quantité de travail, qu'elle soit fournie par l'ouvrier âgé ou jeune, est payée suivant le même taux et qu'on remplace, sans regret et sans forme, un vieux travailleur par un nouveau. Non seulement le temps n'ajoute rien à leur valeur pour le patron, mais leur application et leur habileté ne leur procurent pas un traitement de faveur, une sorte d'avancement au choix. Que le salaire soit au temps ou aux pièces, l'essentiel est qu'une certaine quantité soit journalièrement livrée et que ces produits soient conformes à un tel type. S'ils sont en deçà, l'ouvrier est passible d'amendes et de réductions, s'ils sont au delà, s'ils sont plus achevés, faits avec plus de soin, l'ouvrier n'est ni mieux payé, ni félicité» (523).

En fait c'est tout le problème de la productivité et de la répartition des profits supplémentaires qu'elle peut apporter qui se posait; on n'en comprenait peut-être pas encore toute l'importance, mais déjà les salariés, et pas seulement les militants syndicaux, avaient pu constater à maintes reprises que les efforts supplémentaires qu'ils fournissaient ne leur apportaient que des avantages limités et temporaires, que de nouvelles normes de rendement et de nouveaux taux d'affûtage, ne tardaient pas à diminuer des salaires et des primes qu'ils auraient eu lieu de croire plus stables. Même les fameuses «boîtes à idées», l'encouragement aux suggestions d'amélioration technique n'avaient pas donné les résultats escomptés, parce que les récompenses étaient souvent trop chichement calculées et parce qu'elles pouvaient provoquer dans l'entreprise des conflits d'amour-propre et d'autorité, dont le travailleur de base était, en fin de compte la victime. Quant aux problèmes humains que posaient les rapports hiérarchie et exécutants dans l'usine ou le magasin, ils étaient trop fréquemment mal compris ou médiocrement résolus.

Évidemment, ce qui était possible au temps de l'artisanat, des petits ateliers, de la fabrication de pièces uniques sur commande individuelle ne l'était plus dans l'usine et la fabrication en grande série, mais les employeurs et dirigeants auraient dû prendre souci de la disparition de certains éléments intellectuels et affectifs et comprendre que l'ouvrier, dont le métier constitue la préoccupation essentielle et le centre d'intérêt quotidien, pouvait se sentir mal à l'aise et presque étranger dans la grande entreprise qui l'emploie et où il passe, ne l'oublions pas, huit heures sur vingt-quatre chaque jour. Il faut songer à ce que peut représenter d'amertume une condition dont on ne peut guère espérer sortir, celle d'ouvrier voué à des besognes de faible intérêt et sans perspective d'avenir.

Certes, de telles rancœurs n'apparaissent pas toujours en pleine lumière dans les conflits du travail ou dans la discussion des conventions collectives, mais elles n'en existent pas moins et dans les années 1930 elles ne sont pas étrangères au succès de la propagande communiste et à l'emprise du parti dans les milieux ouvriers. Évoquer devant les classes prolétariennes ou les travailleurs de la base, une société sans classes, des entreprises gérées par la collectivité elle-même, dans le seul souci de l'intérêt commun et sans recherche de profit personnel, des possibilités multiples d'accession aux postes de responsabilité, de direction technique et politique, un reclassement social fondé sur le seul mérite, il y a de quoi faire battre les cœurs, enflammer les esprits, fouetter les énergies, provoquer de grands élans et susciter des dévouements et des sacrifices. Sans doute, des voix discordantes se faisaient aussi entendre, qui déclaraient que ce n'était là qu'un idéal encore lointain ou même de simples discours de propagande, que dans la réalité le travailleur soviétique menait une existence difficile, non exempte de privations et de tracasseries, pour ne pas dire plus, et pour prétendre qu'aux anciennes classes disparues, s'était substituée une nouvelle classe de bureaucrates, techniciens ou permanents de l'appareil politique et policier, nantis de privilèges en tous genres, qui étaient en fait les vrais et seuls profiteurs du régime et dont le comportement ne manquait ni d'arbitraire, ni de dureté.

Mais surtout les menaces de guerre pesaient sur toute l'Europe et la France en était durement secouée, d'autant plus durement qu'elle n'avait plus, en face du péril possible, la relative unité de 1914 et que les positions des partis et des classes sociales s'opposaient âprement. Cette guerre menaçante, que beaucoup craignaient, mais que certains appelaient de tous leurs vœux, ne serait pas le simple choc de deux

impérialismes soucieux de gagner des territoires, de se procurer des matières premières ou de se réserver des marchés privilégiés, elle serait aussi, et même surtout, une guerre idéologique qui opposerait deux systèmes d'organisation politique, deux styles de vie, deux conceptions du monde et de ce que doit être une société humaine. Chacun des adversaires éventuels multipliait ses efforts de propagande pour gagner des partisans actifs et des alliés, pour neutraliser ou paralyser des ennemis possibles.

Dans ce climat tourmenté, le monde ouvrier perdait un peu de vue ses problèmes propres pour s'engager à fond, en toute bonne foi et avec enthousiasme et désintéressement, suivant son habitude, dans les conflits qui surgissaient: pour ou contre Franco en Espagne, pour ou contre le fascisme en Allemagne, en Autriche, en Italie, pour ou contre les accords de Munich à propos du conflit des Sudètes. On put bien voir alors, notamment en 1938 et 1939, que l'unité syndicale reconstituée en 1936 n'était qu'un leurre et une pure apparence. Unité n'entraînait ni compréhension, ni sympathie, ni véritable union, pas même simple tolérance, les assemblées syndicales prenaient de plus en plus figure de réunions politiques, avec grande profusion d'éloquence et abondance de lieux communs, avec maintes violences verbales et physiques. Et dans le même temps, ce qui était moins spectaculaire, mais sans doute plus dangereux, des groupements ou des fractions, des cellules ou des rayons, manœuvraient avec adresse et persévérance pour conquérir les situations-clés, les postes de confiance ou d'influence, ce qui permettait à des minorités ardentes, bien disciplinées et peu scrupuleuses, d'entraîner de nombreux syndicats vers des décisions inattendues, que la grande masse des adhérents n'avait certes pas voulues, mais dont elle ne voyait pas toujours la portée et qu'elle n'osait pas combattre.

Ce noyautage réussit de façon incontestable, et c'est là un événement et une leçon à ne pas oublier. Nombre de syndicats, nombre d'Unions locales ou départementales, nombre de Fédérations passèrent ainsi sous direction communiste, non que les communistes y fussent les plus nombreux, mais parce qu'ils y étaient incontestablement les plus assidus et les plus dynamiques. Leur tâche se trouvait facilitée parce qu'ils rencontraient dans les organisations plus de syndiqués passifs que de véritables syndicalistes. Depuis les exaltantes journées de juin 1936, depuis les accords Matignon, la C.G.T. avait vu ses effectifs se gonfler de façon sensationnelle, cela avait permis la publication de statistiques et de courbes impressionnantes, de célébrer *«le triomphe du syndicalisme»*, de connaître une aisance de trésorerie jusqu'alors ignorée dans ces milieux, mais ces constatations, pour encourageantes qu'elles fussent, ne révélaient qu'un des aspects du syndicalisme et il n'en fallait pas méconnaître d'autres, qui étaient infiniment moins satisfaisantes. Les nouvelles recrues, en effet, *«la promotion Blum»*, ignoraient tout du syndicalisme et de son organisation, des traditions et des luttes ouvrières, elles venaient au syndicat comme à une sorte de bureau d'assurance, bien persuadées qu'elles entraient dans un secteur protégé, que désormais elles n'auraient à s'occuper de rien et que le bureau syndical suffirait pour défendre et améliorer leurs conditions de travail et de vie. Beaucoup de ces tard-venus étaient les ouvriers de la onzième heure, ceux qui courent au secours du vainqueur, alors que tout danger a disparu, et parce que cela comporte avec le minimum de risques et d'efforts, le maximum d'avantages, d'autres étaient simplement des suiveurs qui voulaient faire *«comme tout le monde»*, et il n'est pas surprenant que nombre d'entre eux se soient laissés séduire par les slogans de propagande que des orateurs bien endoctrinés leur répétaient à satiété. Faute d'esprit critique, faute de réflexion, beaucoup de groupements syndicaux devinrent alors de simples succursales de groupements politiques dont ils adoptaient les mots d'ordre impérieux et changeants.

Georges Lefranc a clairement montré l'orientation que les éléments communistes donnaient à ce syndicalisme de masse:

«Les syndicalistes communistes se font les propagandistes du Front Populaire, ils essaient de déborder les socialistes, qu'il s'agisse de formuler les revendications ouvrières, de défendre l'Espagne républicaine contre Franco ou de s'affirmer en face de l'Allemagne hitlérienne. La grève, dans ces conditions, devient un moyen de pression politique destiné à entraîner les gouvernements plus loin qu'ils ne voulaient initialement aller. Mais on prend soin de toujours mettre en avant les revendications immédiates et de susciter des réflexes sentimentaux au lieu d'entreprendre des campagnes doctrinales pour des réformes de structure: au Front Populaire de 1935-37, les communistes sont d'accord avec les radicaux pour ne pas effaroucher les masses, en réclamant les nationalisations que préconisent la S.F.I.O. et les planistes de la C.G.T.» (524).

Quelques éléments syndicaux s'efforçaient pourtant de réagir, de résister à cette emprise et de la limiter, notamment l'équipe qui dirigeait alors *«Syndicats»* sous la direction de René Belin, un des secrétaires de la Confédération, mais ils obtenaient difficilement l'audience de masses peu habituées à la réflexion en

(524) G. Lefranc, *«Les expériences syndicales françaises (1939-1950)»*, Paris, 1950, p.17. On trouvera une analyse analogue, et concordante, dans le livre d'André Delmas, ancien secrétaire du *Syndicat National des Instituteurs: «A gauche de la barricade»*, Paris, 1950.

matière économique et sociale, qui, s'étant jusqu'alors tenues à l'écart de la vie syndicale, en ignoraient les traditions et les obligations, qui grisées par le succès de 1936, se laissaient fanatiser, croyaient que tout était possible, en se refusant d'ailleurs souvent au moindre effort personnel.

Au moment de Munich, notamment, en 1938, on vit bien que deux tendances s'opposaient farouchement dans la C.G.T. reconstituée, et que cette divergence de vues ne s'était pas produite à propos d'un problème purement syndical, mais sur la question du maintien de la paix que le destin des populations sudètes mettait en péril. Le Congrès de Nantes, en 1938, mit en lumière l'opposition irréductible de deux tendances, en complet désaccord sur les moyens de combattre le fascisme en plein essor et d'éviter une seconde guerre mondiale.

Mais à ce même congrès, le rapport financier permit aussi de constater la chute catastrophique des effectifs syndicaux. Après les adhésions massives, par dizaines et mêmes centaines de milliers, était venu le reflux: désenchantement de ceux qui trouvaient que cela n'allait pas assez vite, ni assez loin, craintes de timorés ressaisis par leur habituelle inquiétude devant les résistances patronales et par leur esprit de soumission, découragement aussi de certains qui s'affligeaient et s'inquiétaient de ne plus trouver dans ces syndicats agrandis aux directions nouvelles, l'atmosphère de franche camaraderie, de libre discussion et de tolérance compréhensive qui était de règle dans les milieux ouvriers. Les clairvoyants prévoyaient déjà une possible rupture de l'unité, si péniblement reconstruite, ou une chute plus vertigineuse encore des effectifs, qui contraindrait les vrais syndicalistes à préciser leur doctrine et à revoir leurs moyens d'action, qui les obligerait à porter une attention plus soutenue à ces programmes d'éducation ouvrière et de formation des militants, qu'ils applaudissaient chaleureusement dans tous leurs congrès mais dont ils surveillaient mal la mise en application et pour la réalisation desquels ils n'avaient pas toujours su consentir en temps utile les sacrifices nécessaires, ni montrer une sympathie vraiment agissante.

La preuve était faite que les salariés français étaient entrés en masse, mais mal informés, dans des syndicats et une Confédération, mal préparée eux-mêmes à les recevoir, que le mouvement syndical manquait de cadres de qualité et que, malgré l'énergie et le dévouement de militants, qui travaillèrent jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, les nouveaux venus n'avaient pas toujours eu la possibilité, ou la volonté, d'apprendre l'A.B.C. du syndicalisme, les éléments essentiels de son histoire, les rudiments de droit ouvrier ou d'économie politique dont ils avaient besoin, ni surtout d'acquérir les qualités d'esprit et de caractère indispensables, de comprendre qu'être syndiqué, cela oblige. Par contre, on voyait qu'ils avaient été facilement séduits et entraînés par des orateurs diserts ou véhéments, plus soucieux d'effets de tribune que d'informations contrôlées, plus intéressés par l'action politique que par l'action ouvrière et qui, tout en flattant et même flagornant les masses populaires, détentrices de toute sagesse, les méprisaient souverainement, ne se souciaient guère de les instruire et se bornaient à les diriger suivant les indications du Kominform.

Beaucoup de syndiqués démissionnaient, les uns avec éclat, les autres en se retirant discrètement. Phénomène déjà observé en d'autres temps et d'autres circonstances, mais qui prenait une ampleur exceptionnelle et donnait à réfléchir.

«Les syndicats en France ont toujours eu des fluctuations d'effectifs, suivant les cycles d'espoir ou de doute, mais la nouvelle masse syndiquée (après 1936), sans esprit syndicaliste, bercée de slogans provisoires, est encore plus versatile. L'organisation bureaucratique qui l'encadre, le monopole de la pensée communiste dans les grandes organisations, sont des freins à toute évolution interne. Les masses réagissent d'une manière féminine à leurs échecs, qui sont généralement transformés en victoires "pour le communiqué". Elles ne critiquent pas. Il faudrait pour cela que, de leurs rangs, surgissent des élites nouvelles, or la bureaucratie communiste veille pour empêcher un tel malheur. Alors, "elles votent avec leurs pieds", pour rappeler une pittoresque image de Lénine. Dans la seule année 1938, la C.G.T. perd 3.000 syndicats sur 18.000» (525).

Il était trop tard pour regretter une union mal assortie et s'étonner de certaines incompatibilités, le mal était fait et les événements qui se précipitèrent, ne permirent pas de tenter un redressement. La crise latente

(525) Michel Collinet, *«Masses et Militants. La bureaucratie et la crise du mouvement syndical français»*. Revue d'histoire économique et sociale, 1951.

révélée aux plus aveugles par les débats du Congrès de Nantes, en 1938, et par l'échec de la grève générale de novembre de la même année, éclata brutalement en 1939.

23 août 1939. Signature du pacte germano-soviétique, au moment où la menace hitlérienne se précise sur la Pologne, sous le prétexte de Dantzig et tandis que la France et la Grande-Bretagne tentaient de négocier un accord militaire avec l'U.R.S.S. afin d'opposer une résistance commune aux ambitions hitlériennes.

25 août. Déclaration de Maurice Thorez affirmant que les communistes seront au premier rang pour la défense du pays contre Hitler.

2 septembre. Invasion de la Pologne par l'Allemagne, à laquelle la Grande-Bretagne et la France déclarent la guerre et, le même jour, vote des crédits militaires au Parlement français, avec l'appui des communistes.

Une seconde fois, en moins de quarante ans, une grande crise internationale vient bouleverser l'évolution normale des civilisations, le rythme paisible et fécond du travail et de la pensée, l'existence difficile, mais paisible, des foules ouvrières et paysannes, pour lancer les peuples les uns contre les autres dans des batailles meurtrières et destructrices. Les masses populaires sont spontanément et sentimentalement pacifistes et se proclament volontiers internationalistes, mais elles sont aussi, à l'occasion, traversées et entraînées par des courants nationalistes et cocardières, surtout si on leur présente un objectif de noble ampleur: défendre des nations opprimées, affranchir des peuples esclaves, combattre pour le droit et la civilisation, lutter contre la tyrannie et le fascisme et pour la liberté. Cette fois encore, comme en 1914, la mobilisation française s'accomplit sans à-coups, ni protestations, mais avec beaucoup moins d'enthousiasme et d'élan, sans fleur au fusil sans chansons patriotiques et sans cris de «*A Berlin*», car on savait davantage ce qu'était une guerre moderne, les hasards terribles qu'elle comportait, les ruines et les deuils qu'elle entraînait et on n'ignorait pas non plus de quel prix il faudrait payer une victoire, dont la plupart cependant ne doutaient pas.

Comme en 1914, l'organisation ouvrière fut réduite à l'impuissance: mobilisation d'effectifs nombreux, dispersion des militants et difficulté des liaisons, incertitudes et perplexité de nombreux travailleurs de la base qui comprenaient mal le revirement russe et l'attitude d'aveugle adhésion des communistes français à la politique des Soviets, inquiétudes qui se répandirent dans tous les esprits pendant la période tourmentée de la mobilisation et des premiers combats, puis durant cette période d'inactivité des armées en présence, de septembre 39 à mai 1940, durant cette «*drôle de guerre*» comme la qualifia Roland Dorgelès.

Il faut ici rappeler quelques faits trop oubliés:

Le 17 septembre 1939, les armées russes entraient en Pologne, sous un ironique prétexte de sauvegarde, et cela donne tout son sens au pacte Molotov-Ribbentrop.

Le 18 septembre, le *Bureau onfédéral* de la C.G.T. (tout au moins les six membres non communistes) (526), vota une résolution contresignée ailleurs par quelques membres de la *Commission administrative* qui se trouvaient à Paris. Prenant acte du pacte, «*trahison envers les prolétaires que l'on avait appelés à se dresser contre le nazisme*» la résolution précisait:

«Devant cette situation douloureuse, le Bureau Confédéral déclare qu'il n'y a plus de collaboration possible avec ceux qui n'ont pas voulu, ou pas pu, condamner une telle attitude, brimant les principes de solidarité humaine qui sont l'honneur de notre mouvement ouvrier».

Cette résolution fut approuvée et confirmée par la *Commission administrative* du 25 septembre. C'était en fait la seconde scission dans le mouvement syndical, car la presque totalité des communistes ou communistes restèrent fidèles au mot d'ordre du parti ou n'osèrent pas le désavouer. (Le *Comité Confédéral National* du 15 janvier 1940 devait, à l'unanimité, ratifier la décision du bureau et de la commission administrative. Les communistes étant évidemment absents). Le 26 septembre 1939, le gouvernement prononça l'interdiction du parti communiste qui se constitua d'ailleurs immédiatement en groupe ouvrier et paysan, lequel lança le 1^{er} octobre, son appel en faveur de l'ouverture de négociations pour la paix. Dès le 28 septembre, une déclaration commune de l'Allemagne et de l'U.R.S.S. avait réglé le problème de la Pologne, disparue comme État indépendant, et accessoirement celui de la Lituanie.

Le 4 octobre, Maurice Thorez désertait, se réfugiait dans la clandestinité et gagnait la Russie.

Le 28 octobre, Molotov réclamait la paix en Occident (527).

Les Français, mobilisés ou non, connaissaient assez mal ces épisodes, dont le numéro clandestin des «*Cahiers du Bolchévisme*» diffusé en janvier 1940, leur fournira d'ailleurs des explications fantaisistes et embarrassées. L'homme de la rue, cependant, se sentait troublé et inquiet, il comprenait mal ce qu'on attendait de lui, trop de formules contradictoires lui étaient offertes: guerre pour la défense des libertés démocratiques, conspiration judéo-maçonnique contre la paix, guerre de ploutocraties impérialistes, trop de choses lui apparaissaient obscures, équivoques, anormales. Toutefois, comme le gouvernement dans ses déclarations, la presse et la radio, chaque jour, lui répétaient sans cesse que tout allait bien, «*que le temps travaillait pour nous*», que «*nous vaincrions parce que nous étions les plus forts*», que la puissance hitlérienne était menacée par la famine, par l'indiscipline et le mécontentement populaire, le Français moyen se laissait aller à une paresseuse torpeur dont il fut tragiquement tiré par la violente attaque allemande du 9 mai 1940.

Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire de la guerre, ni la recherche des causes et des responsabilités de la défaite, ce n'est pas notre propos. Nous n'évoquerons pas davantage les semaines tragiques et douloureuses de mai et juin 1940, l'avance rapide des divisions blindées allemandes, les bombardements des Stukas, les retraites de nos armées trop souvent changées en déroutes, le lamentable exode des populations civiles sur les routes et parfois leur fuite éperdue, les insuffisances, les erreurs, même les défaillances et les abandons d'un commandement et d'une administration incapables ou débordés, les Allemands poussant victorieusement, et trop facilement, en quelques semaines jusqu'à Bordeaux et à Lyon, la chute de Paris, l'écroulement du régime et le renoncement de la majorité des parlementaires, l'effarement de tout un peuple, désesparé parmi les ruines et les deuils.

Dans cette tragédie, il n'y eut pas, il ne pouvait pas y avoir, d'opinion spécifiquement ouvrière, de comportement strictement syndical, chaque salarié étant atteint comme homme, comme citoyen et comme Français, tout autant que comme producteur. Dans le désastre du pays, dans la désorganisation qui sévissait partout, dans la dispersion qui paralysait tous les groupements dépourvus de tout moyen de liaison, il n'y eut plus que des réactions individuelles ou de petits groupes, formés suivant les caractères et les sympathies et le plus souvent suivant les circonstances et le hasard des rencontres dans les départements de repli.

C'est seulement quelques semaines après l'armistice qu'on pourra essayer de faire le point, quand les populations évacuées ou en fuite auront, pour la plupart, regagné leurs foyers souvent détruits ou ruinés, quand la vie économique esquissera une légère reprise, avec les encouragements et sous le contrôle de l'occupant, quand le lourd appareil militaire allemand sera mis en place, quand l'*État français* aura pris la place de la *Troisième République* et commencera à se manifester par l'établissement d'un nouveau régime, l'emploi d'une nouvelle phraséologie et la mise en place de nouvelles équipes aux postes de commande.

Aucune illusion n'était d'ailleurs possible, quand à l'orientation que le nouveau gouvernement entendait donner à sa politique intérieure. On ne pouvait pas ignorer que le maréchal valétudinaire porté au premier rang était un adversaire décidé de la démocratie et des libertés républicaines comme des organisations syndicales et le défenseur convaincu de certaines traditions et hiérarchies sociales périmées, son entourage était significatif et ses thuriféraires, qui étaient légion et parfois bien compromettants, montraient bien quelles directions il jugeait bénéfiques. Sans doute le maréchal parlera abondamment de sa sympathie pour le monde du travail, mais en laissant clairement entendre que ce monde du travail doit se tenir à sa place qui est modeste, qu'il doit par conséquent se montrer humble et soumis, respectueux des autorités et des consignes et s'en remettre, pour conduire ses destinées et assurer son bien-être, aux représentants des cadres sociaux consacrés, parmi lesquels les plus qualifiés sont naturellement l'Armée, sans oublier la Marine, l'Église et la Police. Tout naturellement, Pétain retrouvait sans peine la mentalité, le ton, les directives et l'aveuglement de Mac Mahon et il comptait bien que cet *État français*, dont il rêvait depuis longtemps, réaliserait enfin ce que l'*Ordre moral* de 1876 n'avait pas réussi.

Avec les encouragements naturellement et aux applaudissements de tous ceux qui n'avaient jamais accepté la République et la Démocratie, les réformes sociales et la promotion ouvrière, qui surtout n'avaient pas pardonné juin 1936; des patrons grands et petits qui n'avaient rien compris et rien appris et rêvaient d'un pouvoir fort dans les usines comme dans le pays, des ruraux, gros propriétaires ou petits exploitants

(527) On consultera utilement sur cette période les ouvrages de A. Rossi: «*Deux ans d'alliance germano-soviétique*», Paris, 1949; «*Le pacte germano-soviétique: l'histoire et le mythe*», Paris, 1954.

également ignorants des vrais aspects de la condition ouvrière et qui jalousaient les travailleurs de l'industrie, des bourgeois timorés, des administrateurs sclérosés épris de routines qu'ils qualifiaient de traditions. Et cela faisait déjà beaucoup de monde! Ces ralliés du début rencontrèrent, comme on pouvait s'y attendre, la complicité d'un abondant état-major d'hommes politiques mal satisfaits, d'intellectuels aigris, caducs ou âprement ambitieux, de dirigeants ecclésiastiques plus catholiques que sociaux malgré leurs déclarations, et encore plus politiques que catholiques, qui cherchaient revanche de la *Séparation*, de salonnards à la nullité distinguée, qui se croyaient «*vieille France*» et n'étaient que vieilles badernes, de hauts fonctionnaires, civils et surtout militaires, traditionnellement hostiles à la République, qui les avait pourtant choyés sans prudence et récompensés au delà de leurs mérites. Cela faisait des auditoires compacts pour applaudir aux homélies larmoyantes du Maréchal et aux mesures par lesquelles il prétendait réaliser une Révolution nationale, cela représentait surtout beaucoup d'appétits qui se ruaient à la curée des places et des emplois, des grades et des missions, des honneurs et des prébendes.

Si quelques-uns voyaient dans cette prétendue Révolution une promesse d'apaisement et de paix sociale par le retour à des disciplines et à des vertus en lesquelles ils avaient confiance, si nombre de braves gens que la défaite avait accablés, se sentaient rassérénés parce qu'ils pensaient qu'honneur, droiture et loyauté sont les accompagnements inévitables des hauts grades militaires, pour beaucoup cette aventure, quelque douloureux qu'en soient certains aspects, était tout simplement une revanche, la reconquête du pouvoir et des places, des gros traitements et des menus avantages, tout cela très appréciable en cette période d'austérité qui s'annonçait sévère, quelques-uns enfin célébraient «*la divine surprise*» qui réalisait le rêve de toute leur vie et ils pensaient que ce n'était sans doute pas payer trop cher de la ruine et peut-être du démembrement de la France, la chute d'un régime abhorré.

Le monde du travail, ouvrier et paysan, dans son ensemble, n'avait point de ces rancunes, de ces haines ni de ces ambitions. Il sait, par des expériences souvent répétées, qu'il porte le plus lourd fardeau des guerres, tandis qu'elles se déroulent et qu'il doit toujours ensuite en solder la plus grande partie des frais; il sait aussi que les révolutions, même quand elles sont faites en son nom, ne le sont généralement pas à son profit; il s'étonnait surtout de ces aveux de culpabilité que l'on faisait pour lui et de tant d'avancements exceptionnels qui récompensaient des insuccès, des abandons, des défaillances et des incapacités. Mais il était désarmé par cette défaite, privé de beaucoup de ses conseillers habituels et il demandait seulement à retrouver le plus vite possible des conditions de travail et de vie acceptables, tout en comprenant bien qu'il allait connaître quelques années difficiles sous une occupation étrangère et que les circonstances seraient loin d'être favorables à l'élévation, et même au maintien de son pouvoir d'achat. Instinctivement, cependant, quoique sans trop oser le dire, il se défiait de ce nouveau gouvernement, de ces nouvelles équipes, si prompts à se débarrasser de la République en la chargeant de toutes les responsabilités, et qui, pour son goût, comprenaient vraiment trop de militaires et de policiers, trop de revues et de cérémonies religieuses. «*Travail, Famille, Patrie*» claironnaient à tout bout de champ les thuriféraires du régime, mais les esprits indociles, et après eux la majeure partie des Français moyens, ne tardèrent pas à grommeler: «*Tracas, Famine, Police*».

Personne ne put d'ailleurs longtemps se méprendre et les premières mesures du gouvernement révélèrent une orientation préparée de longue date. Il est significatif qu'une d'entre elles, dès juillet 1940, fut la suppression des *Écoles normales* d'instituteurs, dans lesquelles s'étaient formés ces maîtres qui avaient vraiment instauré et popularisé la République dans le pays, mais on reprochait à ces instituteurs publics un esprit laïque trop marqué, un comportement social trop avancé et une évidente indocilité politique. Tout naturellement devait suivre, le 16 août, la loi entraînant dissolution des *Centrales syndicales interprofessionnelles*, c'est-à-dire de la *Confédération générale du Travail*, de la *Confédération française des travailleurs chrétiens* et aussi du *Conseil national du Patronat français*, mais on se doute bien que c'était la première surtout que l'on voulait atteindre. On n'avait pas non plus à ménager des chrétiens devenus trop peu dociles aux enseignements de soumission du haut clergé. Quant au patronat, frappé en raison d'une nécessaire symétrie, il retrouverait bientôt bonne place, large influence et de fructueuses compensations dans les nouvelles organisations économiques: les *Comités d'organisation professionnelle*.

Dans cette mesure, apparaît la satisfaction d'une vieille rancune, les classes bourgeoises en général n'avaient pas oublié et ne pardonnaient pas la grande peur qu'elles avaient eue en juin 36, et trop heureuses d'avoir un gouvernement selon leur cœur et leurs idées, elles en profitaient pour se débarrasser d'un adversaire redouté.

Le bureau de la C.G.T., réuni à Toulouse le 20 juillet, avait tenté un geste d'apaisement et proposé au gouvernement, en même temps que son appui sans réserves pour le relèvement du pays, des modifications dans certains éléments de sa charte constitutionnelle, qui pouvaient sembler inopportuns dans les circonstances actuelles. Il s'agissait notamment des articles sur la grève, à remplacer par des textes établissant la conciliation et l'arbitrage et de l'article qui demandait aux salariés de mener la lutte pour la disparition du patronat et du salariat.

C'était la marque d'un évident opportunisme, que certains désapprouvèrent, mais que la plupart des syndiqués jugeaient alors nécessaire. Il est bien certain, en tout cas, que la C.G.T. ne prétendait pas entrer en lutte contre l'*État-Français*, qu'elle envisageait au moins une trêve jusqu'à la libération et la paix et voulait borner son action à la réorganisation de l'économie. Au reste, nul ne savait encore, en juillet 1940, quel serait le statut de l'occupant, ni celui des entreprises et des travailleurs, et les responsables, dans l'impossibilité où ils étaient de consulter les syndiqués, étaient évidemment autorisés à tenter de sauver tout ce qui pouvait être sauvé de l'organisation ouvrière et des libertés syndicales et de garantir au maximum des possibilités d'action légale.

Dès la fin d'août, il était visible que ce gouvernement Pétain se ferait l'artisan de la pire réaction. Mais on pouvait prévoir également que, comme toutes les dictatures modernes, il aurait la précaution d'instaurer, ou tout au moins de promettre, un certain nombre de réformes sociales, propres à faire illusion et à duper quelques bonnes volontés mal informées. En effet, la corporation fut le grand thème de propagande des réformateurs. On n'ignorait pas la vogue que le corporatisme avait rencontrée en France depuis une dizaine d'années dans certains milieux, ni l'admiration simpliste que quelques dirigeants politiques et économiques avaient montrée pour les réalisations sociales de Mussolini ou d'Hitler. Pétain était à bonne école et en nombreuse compagnie. Peut-être pensait-il que ce qu'il appelait la «*Révolution nationale*» allait vraiment instaurer la paix sociale en France, ce qui eut témoigné d'une extraordinaire candeur, mais on peut dire qu'il ne fit pas longtemps illusion aux masses laborieuses, assez justement défiantes à l'égard de ce bloc de généraux et d'ecclésiastiques, peu ou mal informés des problèmes sociaux. Au reste, Marcel Déat, qui, de son côté, tentait un grand *Rassemblement national populaire*, à prétentions également sociales et révolutionnaires, ne perdait pas une occasion de critiquer âprement les intentions, l'esprit et les mesures de Vichy qu'il jugeait rétrogrades et périmés.

Il n'y a pas, à proprement parler, de véritable vie syndicale sous l'occupation. Certes, puisque la loi du 16 août 40 ne dissout que les *Centrales interprofessionnelles*, les syndicats subsistent, de même que les Unions et les Fédérations, s'y affilier est même obligatoire puisque la cotisation est automatiquement retenue par le patronat, mais leur activité est réduite, nombre de leurs dirigeants sont suspects et seront emprisonnés ou contraints de disparaître «*dans le brouillard*». Par ailleurs la libre discussion des salaires va devenir impossible, ceux-ci étant bloqués. La *Charte du Travail*, péniblement mise sur pied en octobre 41, essaya pourtant d'organiser un nouveau régime du travail, mais le moins qu'on en puisse dire c'est que ce régime ne correspondait en rien aux traditions ouvrières françaises et à l'action syndicale libre menée depuis plus de cinquante ans, puisque les groupements professionnels étaient mis en étroite tutelle et que les *Comités sociaux* qu'il établissait se recommandaient du plus pur paternalisme.

Si certaines Unions ou Fédérations s'y rallièrent cependant, par tactique et non sans réserves, ni hésitations, ou pour dissimuler une action toute différente, la plupart demeurèrent défiantes et hostiles et constituèrent en fait une C.G.T. clandestine. D'ailleurs, il n'était pas un seul vrai syndicaliste qui ne comprit que le problème essentiel n'était pas là, que les fantoches du gouvernement de Vichy ne restaient au pouvoir que grâce à la protection de la Wehrmacht, qu'ils auraient été, sans elle, rapidement balayés et qu'il fallait attendre la libération pour établir un nouveau régime de travail plus conforme à leurs espérances. Pour le moment, il s'agissait seulement de durer.

On se tromperait grandement en supposant que la pensée ouvrière de cette époque s'exprimait uniquement dans les syndicats ligotés et entravés, à activité réduite et d'ailleurs peu fréquentés, pour des raisons diverses, par un grand nombre de leurs adhérents qui se retrouvaient pour agir dans d'autres groupements commandés par les circonstances. Il faut tenir compte aussi de l'activité des éléments communistes, qui pour être clandestine n'en est pas moins considérable, mais dont on ne doit pas ignorer quelle présente des caractères assez dissemblables, avant et après l'attaque allemande contre l'U.R.S.S. en juin 41.

En tout état de cause, si une activité organisée normale et au grand jour était impossible ou tout au moins d'ampleur très limitée, la plupart des travailleurs, même parmi les moins évolués, comprirent vite que seule la liberté leur permettrait de reprendre la lutte sur le plan social et que cela dépendait de l'issue de la guerre,

qu'il fallait donc chasser l'Allemand, puis rétablir la République pour reconquérir le droit syndical.

Si quelques pessimistes, trop facilement résignés, acceptaient l'hypothèque allemande, et concluaient que l'Europe était hitlérienne pour cent ans et qu'il fallait s'en accommoder, la plupart des syndiqués se ressaisirent vite, refusèrent leur appui à l'Allemagne comme à Vichy et mirent tout leur espoir dans l'effort des Alliés. Ils furent remués par le courageux appel du Général de Gaulle le 18 juin 40, conquis par la tenace et héroïque résistance anglaise, réconfortés par l'entrée en guerre de la Russie, puis par celle des États-Unis et ne désespérèrent plus de la victoire finale. Sans doute, tous ne prirent pas une part effective à la Résistance, beaucoup se bornèrent à des encouragements et à des vœux platoniques pour ceux qui s'y engageaient, mais on peut cependant dire que les masses populaires, dans leur immense majorité, et les syndiqués en particulier, se refusèrent à toute collaboration consentie avec les vainqueurs et les puissants du jour, et qu'ils contribuèrent par des apports variés au mouvement de la Résistance: du freinage de la production dans les entreprises à la participation active aux réseaux de renseignements comme aux maquis, tout cela avec des inquiétudes, des réserves, des réticences, des hésitations, des abandons à l'occasion, même quelques trahisons, mais dans l'ensemble avec une courageuse fidélité qui atteignit fréquemment l'héroïsme.

Jamais ne se justifia mieux le vieil adage: «*C'est quand on a perdu la liberté qu'on en comprend et qu'on en sent tout le prix*». Sous la double oppression de l'Allemand et de Vichy, les ouvriers comprirent davantage la valeur du régime sous lequel ils avaient auparavant vécu, auquel ils n'avaient pas ménagé des critiques souvent justifiées, mais qui leur permettait cependant une certaine indépendance de pensée et d'action. La collaboration évidente de quelques éléments bourgeois et patronaux avec l'occupant, les liaisons inconsidérées, les compromissions de quelques intellectuels, de quelques politiciens, de quelques prélats, généraux et amiraux avec les autorités allemandes ou les éléments discrédités des diverses équipes gouvernementales amenèrent, par contrecoup, la réunion pour une action commune dans la Résistance d'éléments sociaux assez disparates, venus de toutes les classes sociales et de tous les horizons politiques, différents par leurs croyances et leur idéologie, mais d'accord sur l'essentiel: la nécessité primordiale de faire maison nette, de se débarrasser à la fois de l'occupant et du gouvernement Pétain, Laval, Darlan.

Les communistes, ouvriers ou intellectuels, ont joué dans cette activité clandestine un rôle considérable, quoique beaucoup moins important qu'ils le proclamèrent par la suite. Fidèles avant tout aux mots d'ordre du parti, donc aux intérêts de l'U.R.S.S., ils préconisaient les regroupements politiques les plus inattendus, prêchant une large union, de vastes rassemblements comme au temps du *Front populaire*, «*mettre en avant tout ce qui nous rapproche, écarter tout ce qui nous divise*», tendant la main aux catholiques, aux radicaux, aux conservateurs, aux *Croix-de-Feu* comme aux socialistes, mais ne négligeant pas pour autant de satisfaire quelques rancunes personnelles et de manœuvrer subtilement pour s'assurer des positions clés et des postes de commande. En raison même du recrutement habituel du parti, c'est dans les milieux ouvriers qu'ils avaient le plus d'influence et ils se dévouèrent à une action difficile et dangereuse avec un courage, un esprit d'équipe, une persévérance, un dynamisme, un esprit d'entreprise, d'endurance et de sacrifice incomparables auxquels il convient de rendre hommage. Loin des chefs aux desseins quelquefois retors et ténébreux, loin de l'appareil, les militants de la base furent souvent d'admirables camarades de combat et beaucoup payèrent de leur vie un dévouement à toute épreuve à la Patrie, qu'ils identifiaient alors avec le Parti.

On ne sera donc pas surpris qu'ils aient cherché à se rapprocher des éléments syndicalistes de la C.G.T., devenue elle aussi clandestine depuis août 40. La loi avait bien dissous la Confédération, la police emprisonné certains de ses militants les plus notables, la justice avait mis sous séquestre ses immeubles, ses biens mobiliers et ses archives, mais un bureau restreint continuait à exister en zone non occupée; si son pouvoir était réduit, il s'efforçait du moins d'assurer des liaisons avec des organismes encore tolérés, avec des militants connus ou obscurs qui n'avaient pas désespéré, ni renoncé, et conservaient leur foi dans leurs idées et leur espérance dans l'avenir, et il était en contact aussi avec les groupements clandestins de résistance qui commençaient à se manifester.

Le 9 novembre 1940 parut le décret de dissolution de la C.G.T. et de la C.F.T.C. Ce n'était qu'une formalité, le sort des deux organisations étant réglé depuis août et l'activité des deux bureaux confédéraux étant en fait suspendue depuis la défaite, mais ce geste symbolique suffisait pour donner à la pseudo-*Révolution nationale* de Pétain son véritable caractère à l'égard des mouvements ouvriers et de leurs revendications. Non sans amertume et avec quelque rancœur, les syndicalistes purent voir que la mesure portait aussi la signature de René Belin, ancien secrétaire de la C.G.T., qui avait accepté le poste de Ministre du Travail dans le cabinet constitué par le Maréchal.

La position prise par Belin peut être diversement appréciée. On peut concéder que son refus n'eût absolument rien empêché car les candidats ne manquaient pas pour les postes offerts par Vichy, qu'un autre eût pris à sa place les mesures que réclamaient Pétain et son entourage et les eût peut-être aggravées, que dans ces moments difficiles où l'arbitraire était roi, il a rendu maints services à des syndiqués abusivement poursuivis par des autorités imbéciles ou ignorantes, pour lesquelles «*un homme de gauche*» était obligatoirement un ennemi, en fait ou en puissance, donc un danger à supprimer ou tout au moins un suspect à mettre sous bonne garde, on peut admettre encore que certaines mesures de réaction eussent été encore plus brutales si d'autres avaient eu à en assurer l'exécution et qu'en somme Belin a sauvé du syndicalisme tout ce qui pouvait en être sauvé, qu'il a été un moindre mal et qu'il a pu faire entendre quelques conseils de modération.

Cependant, même si l'on ne retient pas l'hypothèse d'ambitions ou de rancunes personnelles, on doit reconnaître que René Belin se séparait alors avec éclat d'un mouvement auquel il avait adhéré par un libre choix, dans lequel il avait, pendant de nombreuses années, joué un rôle important, dont il avait été un des dirigeants efficaces, dans lequel il avait de nombreux amis, mais que nul groupement constitué et responsable ne l'avait mandaté pour donner au gouvernement de Vichy, dont il ne pouvait ignorer ou méconnaître l'orientation, l'appui de son nom et de son prestige de militant syndicaliste. Il aurait dû savoir que la politique de la présence, partout où se discutent les intérêts de la classe ouvrière, ne permettait nullement, surtout en l'absence de tout mandat précis, de s'associer à ses pires ennemis et de lui fournir une sorte de caution. C'était un geste personnel, auquel un syndiqué obscur aurait peut-être pu consentir sans trop de dommage pour l'organisation, mais auquel un militant chevronné et représentatif comme René Belin aurait dû se refuser. Il ne pouvait pas ne pas prévoir la lutte qui allait s'engager, qui s'engageait déjà, entre le monde du travail et le gouvernement de Vichy soutenu par l'occupant, il aurait dû comprendre que son adhésion au régime ne pourrait passer inaperçue, qu'elle susciterait des doutes et des inquiétudes chez les tièdes, les hésitants, les irrésolus, les mal renseignés, qu'elle ouvrirait la porte à toutes les compromissions, à tous les reniements, qu'elle provoquerait une profonde démoralisation et que son attitude serait ultérieurement exploitée par ses adversaires, au détriment du syndicalisme lui-même.

Fort heureusement, si l'exemple de Belin et de quelques autres provoqua certains ralliements, sincères ou intéressés, à la doctrine de Vichy et à la *Charte du Travail*, ceux-ci furent en somme assez peu nombreux et lui-même ne demeura pas longtemps ministre du Travail, l'équipe de la *Révolution nationale* ne le jugeant pas assez sûr.
